

**AU PAYS DE LA DOUCEUR DE VIVRE.
Sur les stéréotypes autrichiens
chez Madame de Staël et Marguerite Yourcenar**

par Walter WAGNER (Université de Vienne)

Introduction

L'hégémonie culturelle de la France en Europe, qui détermine le transfert littéraire franco-allemand depuis le XVIII^e¹, fut contestée pour la première fois par le récit *De l'Allemagne* de Madame de Staël. Écrit dans l'intention d'initier les Français à la culture allemande, ce livre, basé sur des observations souvent hâtives et superficielles, marqua jusqu'au XX^e siècle l'idée que l'on se fit en France de son voisin. L'ouvrage, conçu comme riposte à la germanophobie déclenchée par Napoléon et dont l'écho fut sans pareil dans l'Hexagone, contient également quatre chapitres consacrés à l'Autriche, fruit de deux séjours que l'auteure effectua à Vienne du 28 décembre 1807 au 22 mai 1808, visite précédant la rédaction de *De l'Allemagne*, et du 6 au 22 juin 1812, lors de sa fuite devant Napoléon.

Yourcenar, quant à elle, choisit l'Autriche comme destination de ses nombreux voyages en Europe à partir des années vingt et en fit même l'une de ses « résidences » provisoires à en croire le renseignement biographique donné dans une lettre non datée (et probablement de 1952) à René Tavernier : « Mme Marguerite Yourcenar, née en 1903, à Bruxelles, de parents français. A depuis 1947 un passeport américain. Jusqu'en 1939, vit surtout en Italie et

¹ Cf. Michel ESPAGNE, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, coll. Perspectives germaniques, 1999.

en Grèce, en Suisse, et en Autriche » (*HZ*, p. 146). D'après ses lettres et ses essais, les destinations préférées de Yourcenar étaient le Tyrol avec Innsbruck et Kitzbühel, Salzbourg et Vienne, donc les hauts lieux touristiques auxquels nous devons l'image stéréotypée d'une Autriche réputée pour ses paysages alpins et sa tradition musicale. Elle resta d'ailleurs fidèle à ce pays jusqu'à la fin de sa vie comme en témoigne une lettre du 15 mai 1986 à Yannick Guillou : « Nous serons Monica et moi à l'Osterrisch Hoff de Salzbourg, du 19 au 27². Téléphone 662. "Monsieur Stanley" s'en ira pendant ce temps-là faire (je suppose) un tour de valse à Vienne, ville que je désire pas tant que cela revoir » (*L*, p. 673).

Non contente de laisser des traces dans plusieurs lettres et essais de Yourcenar, l'Autriche constitue le décor d'un chapitre du roman *L'Œuvre au Noir*. Dans « La Conversation à Innsbruck », la capitale du Tyrol du Nord sert de coulisse de la rencontre fortuite entre Henri-Maximilien et Zénon recherché par l'Inquisition. En revanche, c'est à Salzbourg qu'une boulangère anonyme donne du pain à l'alchimiste en fuite qui s'installe sous l'auvent d'une boutique dont le modèle est la boulangerie la plus ancienne de la ville (cf. *ON, OR*, p. 856 sq.). En outre, c'est durant une messe à l'église gothique des Franciscains à Salzbourg que Yourcenar, touchée par l'inspiration, vit « pour la première fois se dessiner tout entier le personnage du prieur des cordeliers » (*ON*, p. 857).

La place privilégiée qu'occupe l'Autriche et notamment la ville de Mozart dans l'œuvre de Yourcenar semble être l'héritage de son père qui, lui, aima déjà le pays. Dans le premier volume de ses mémoires, Yourcenar évoque Michel de Crayencour, qui fit visiter à sa future femme la région des lacs de la province de Salzbourg et profita de l'occasion pour lui montrer ensuite le « mélancolique parc d'Hellbrunn » (*SP, EM*, p. 928), épisode sur lequel nous reviendrons.

² L'hôtel en question est le Österreichischer Hof, la meilleure adresse de Salzbourg.

Compte tenu des nombreuses références à l'Autriche chez Madame de Staël et Yourcenar, il vaut la peine d'étudier l'image que les deux auteurs brossèrent du pays et que nous supposons être stéréotypée. Afin de prouver cette thèse, nous mettrons en lumière, dans un premier temps, les convergences dans les passages consacrés à l'Autriche. Nous essaierons ensuite de comprendre le fonctionnement de la dichotomie franco-autrichienne à partir des faits culturels mentionnés et de montrer par quels moyens rhétoriques les deux auteures parviennent à affirmer la supériorité de la culture française.

Avant d'aborder notre analyse imagologique, il est nécessaire de fournir des éclaircissements sur la terminologie employée. Quant au concept de stéréotype, nous nous référons à Ruth Florack, qui propose la définition suivante : « Les stéréotypes sont des attributs généralement connus et confirmés par la tradition et marquant l'appartenance à un groupe ; en tant qu'éléments d'un texte, les stéréotypes nationaux renvoient aux connaissances (rudimentaires) qu'ont les lecteurs d'un peuple »³. Ou, pour citer la formulation plus concise de Daniel-Henri Pageaux : « Il [= le stéréotype] est bien une sorte de résumé, l'abrégé emblématique d'une culture (cliché, "idée reçue" chère à Flaubert) »⁴. Les informations qui nous permettent de parler de la soi-disant « mentalité » d'un peuple se font jour sous forme d'hétérostéréotypes (images de l'autre) et autostéréotypes (images de nous-mêmes) et font partie d'un fond commun de connaissances partagé par les ressortissants de différents pays. Autrement dit, un Français ou un Autrichien connaît le répertoire de stéréotypes que l'on lui attribue à l'étranger et s'en sert dans la communication interculturelle.

³ Ruth FLORACK, *Bekannte Fremde. Zu Herkunft und Funktion nationaler Stereotype in der Literatur*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, coll. Studien und Texte zur Sozialgeschichte der Literatur, 2007, p. 39. Nous traduisons toutes les citations allemandes.

⁴ Daniel-Henri PAGEAUX, *La littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, coll. Cursus, 1994, p. 63.

Madame de Staël

L'Autriche et sa culture ne constituent pas l'intérêt principal de Madame de Staël lorsqu'elle part à la découverte des voisins germaniques. Tandis que l'Allemagne peut se vanter d'avoir une vie littéraire et philosophique riche au début du XIX^e siècle – parmi les noms les plus célèbres figurent les classiques Goethe et Schiller ainsi que les romantiques, notamment Novalis, Tieck et les frères Schlegel, les philosophes Kant et Fichte –, l'Autriche à cette époque ressemble à un désert intellectuel, ce que reflète le commentaire peu charmant de Madame de Staël : « L'on trouve en Autriche beaucoup de choses excellentes, mais peu d'hommes vraiment supérieurs, car il n'y est pas fort utile de valoir mieux qu'un autre ; on n'est pas envié pour cela, mais oublié, ce qui décourage encore plus »⁵.

Cette remarque résume la principale différence entre la France et l'Empire des Habsbourg. Depuis Louis XIV, la nation française est fortement centralisée, et quiconque veut réussir en France, doit s'imposer à Paris. Par conséquent, la capitale attire tous les esprits brillants, ce qui mène à une concentration et compétition intellectuelles que l'on ne trouve pas à Vienne, centre d'un état multiethnique et multilingue avec Prague et Budapest comme concurrents. De plus, craignant « le virus jacobin », le régime autoritaire des Habsbourg exerce impitoyablement la censure, ce qui porte Madame de Staël à croire « qu'on ne compte pas beaucoup d'écrivains distingués à Vienne, et qu'on y lit assez peu »⁶, bien qu'elle n'ait aucune idée du nombre de livres, dont des

⁵ Madame de STAËL, *De l'Allemagne I*, Paris, GF Flammarion, 1968, p. 77 sq. Elle ne semble pas avoir fait beaucoup d'efforts pour faire la connaissance de l'intelligentsia viennoise. Au moment de son premier séjour viennois, Schubert, Haydn et Beethoven – qui est allemand, il est vrai – résident à Vienne, mais Madame de Staël ne cherche pas à les rencontrer.

⁶ *Ibid.*, p. 89.

ouvrages prohibés français, qui circulent dans la capitale autrichienne⁷.

De fait, Madame de Staël n'a ni le temps ni l'occasion de gagner un aperçu plus précis de la société de Vienne qui fait figure de synonyme de l'Autriche dans *De l'Allemagne*. Par ailleurs, ses interlocuteurs ne maîtrisent pas toujours suffisamment le français pour s'élever au-dessus des platitudes requises par la politesse et qui ne peuvent qu'agacer cette Française avide de se familiariser le plus vite possible avec les réalités allemandes et autrichiennes. D'où le commentaire de Caroline Pichler, écrivaine viennoise, qui, tout en admirant Madame de Staël, critique la sévérité avec laquelle celle-ci juge le manque d'éloquence des Viennois. Pourtant, Pichler, qui parle très bien français, se sent elle aussi handicapée par la barrière linguistique :

Le plus dur, c'est alors de s'exprimer sur des réflexions, des opinions, des sujets littéraires, etc., en particulier en face d'un esprit si brillant que Madame de Staël qui, comme elle déclare dans ses *Lettres sur l'Allemagne*, parues plus tard, trouva toujours notre conversation maladroite et trop lente [...] ⁸.

La visiteuse française cherche en vain à célébrer l'art de la parole dans un contexte étranger peu propice aux grandes envolées spirituelles et ne peut être que frustrée des soirées passées dans les salons viennois. Ce qu'elle écrit rétrospectivement sur la vie mondaine dans la capitale de l'Empire habsbourgeois, traduit l'ennui éprouvé lors des nombreuses réceptions qu'on lui offrit et s'avère injuste à l'égard de ses hôtes : « La société ne sert point en Autriche, comme en France, à développer l'esprit ni à l'animer ;

⁷ Cf. Norbert BACHLEITNER, « Lesen wie ein Zensor : Zur österreichischen Zensur englischer und französischer Erzählliteratur im Vormärz », *Zensur und Selbstzensur in der Literatur*, Peter BROCKMEIER et Gerhard R. KAISER éd., Würzburg, Königshausen & Neumann, 1996, p. 107-125.

⁸ Caroline PICHLER, *Denkwürdigkeiten aus meinem Leben 1769-1843*, tome I, Emil Karl BLÜMML éd., Munich, Georg Müller, 1914, p. 319.

elle ne laisse dans la tête que du bruit et du vide [...] »⁹. Au lieu de féliciter les Autrichiens des efforts qu'ils font pour communiquer avec l'illustre Française, celle-ci critique que l' « on croit trop à Vienne qu'il est de bon goût que de ne parler que français ; tandis que la gloire et même l'agrément de chaque pays consistent toujours dans le caractère et l'esprit national »¹⁰. Loin d'être saluée par Madame de Staël, la francophonie des Viennois ne remplit pas le critère d'originalité auquel seul l'esprit français est capable de satisfaire.

Dans son univers littéraire, la prédominance culturelle de la France n'est jamais remise en question même si elle a besoin de quelques petites corrections qui pourraient venir de la part de l'Allemagne et non pas de l'Autriche. Décidément, il n'est pas aisé de satisfaire Madame de Staël qui n'apprécie ni les us et coutumes autrichiens ni les copies francophiles qui se parent de ce qu'on appelle en France « *le fond de boutique* »¹¹. Cette tendance est confirmée par une autre Française, la baronne du Montet qui, dans une note autobiographique de 1825/26, soutient : « Je connais aux Viennois un grand défaut, c'est la singerie : il pourrait devenir grave, s'il dépassait les modes françaises et anglaises »¹²

Sans qualifier ouvertement les Autrichiens de stupides, l'auteur suggère que les habitants de Vienne mènent une existence abrutissante et que leur absence d'intelligence se manifeste également dans leur faible talent militaire : « Les Autrichiens se sont persuadés qu'ils avaient été battus faute d'avoir autant d'esprit que les Français et que l'esprit des Français consistait dans leurs moyens de police [...] »¹³. Bref, même les mouchards impériaux

⁹ Madame de STAËL, *De l'Allemagne*, op. cit., p. 91.

¹⁰ *Ibid.*, p. 94.

¹¹ *Ibid.*, p. 97.

¹² Alexandrine du MONTET, *Souvenirs de la Baronne du Montet. 1785-1866*, Paris, Plon, 1904, p. 264.

¹³ Madame de STAËL, *Dix années d'exil*, Simone BALAYÉ et Mariella VIANELLO BONIFACIO éd., Paris, Fayard, 1996, p. 241.

sont atteints de cette « lourdeur allemande »¹⁴, trait de caractère dominant d'un peuple dont les mœurs sont peu susceptibles de contenter une Française habituée aux cercles intellectuels de Paris et de Coppet :

Toute la bonne compagnie se transporte en masse d'un salon à l'autre trois ou quatre fois par semaine. On perd un certain temps pour la toilette nécessaire dans ces grandes réunions, on en perd dans la rue, on en perd sur les escaliers en attendant que le tour de sa voiture arrive, on en perd en restant trois heures à table ; et il est impossible, dans ces assemblées nombreuses, de rien entendre qui sorte du cercle des phrases convenues. C'est une habile invention de la médiocrité pour annuler les facultés de l'esprit, que cette exhibition journalière de tous les individus les uns aux autres¹⁵.

Les longues préparations compliquées précédant les événements urbains, la lenteur des personnes concernées, la trivialité des sujets abordés et le caractère répétitif de ces festivités créent une monotonie dont la perfidie consiste à étouffer les pensées brillantes. Le don de repartie, la sagacité et l'indépendance intellectuelle, appréciés dans la haute société de Paris, n'ont aucune valeur à Vienne, où le conformisme triomphe de l'individualisme et la prudence de la résistance au pouvoir, d'autant plus que les agents vigilants de l'Empereur s'empressent de faire avorter la moindre activité subversive.

L'Autriche de 1807/08, telle qu'elle est dépeinte dans *De l'Allemagne*, donne l'impression d'une société paisible dont « l'administration est conduite avec beaucoup de sagesse et de justice [...] »¹⁶. Or, ce portrait avantageux cache une réalité désagréable que l'auteure ne veut ou ne peut pas admettre : le peuple vit dans la méfiance et l'angoisse, conséquences de « l'absolutisme bureaucratique »¹⁷ mis en place par les Habsbourg.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Madame de STAËL, *De l'Allemagne*, *op. cit.*, p. 90.

¹⁶ *Ibid.*, p. 78.

¹⁷ Jacques DROZ, *Histoire de l'Autriche*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?, 1954, p. 63.

Le germe contestataire qui semble dormir durant le séjour autrichien de Madame de Staël ne s'éveillera que trois décennies plus tard dans l'insurrection de 1848 qui fut si violente que François-Joseph décida de se retirer dans la ville bohème d'Olomouc pour son couronnement.

Étant donné la légèreté affichée en public, Madame de Staël se contente de conclure que rien ne menace le bien-être des Autrichiens passionnés de distractions faciles. Or Madame de Staël, qui est elle-même surveillée par la police impériale, ne s'imagine pas que les Autrichiens puissent se cacher derrière une façade de superficialité et de joie de vivre. En jugeant sur les apparences, elle commet l'erreur de croire se trouver « dans un pays où il n'y a que du bonheur »¹⁸ parce que l'aristocratie – la seule couche sociale avec laquelle elle entre en contact – ne fait que s'amuser dans les bals des beaux quartiers.

Il est intéressant de noter que la femme peintre Madame Vigée-Lebrun, réfugiée à l'étranger après l'éclatement de la Révolution française et résidant à Vienne dans les années 1793 à 1795, signale aussi le goût des plaisirs des habitants de la capitale en évoquant le dicton selon lequel « il y a dans cette ville trois causes de mort : le vent, la poussière et la valse »¹⁹. Ne connaissant pas le mode de vie du menu peuple des faubourgs, elle rejoint le verdict de sa compatriote selon lequel l'Autriche serait une « île des bienheureux »²⁰ : « Quant au peuple, nulle part je ne l'ai vu avoir

¹⁸ Madame de STAËL, *De l'Allemagne*, op. cit., p. 78.

¹⁹ Marie Louise Élisabeth VIGÉE-LEBRUN, *Souvenirs de Madame Vigée Le Brun*, tome I, Paris, Charpentier et C^{ie}, 1869, p. 281.

²⁰ C'est le qualificatif que donna à l'Autriche le pape Paul VI lors de la visite du président autrichien Franz Jonas au Vatican en 1971 pour souligner que ce pays était un lieu utopique où les citoyens jouissaient d'un bien-être et d'une prospérité peu communs dans un monde déchiré par les conflits sociaux et politiques. Il est resté le mythe national dominant durant les années soixante-dix. L'analogie avec la civilisation modèle des Phéaciens de l'*Odyssée* d'Homère n'est pas un hasard, car Paul VI ne fait que réactualiser un stéréotype utilisé depuis longtemps dans la littérature pour caractériser les Autrichiens.

cet air de bonheur et d'aisance, qui n'a cessé de me réjouir les yeux pendant mon séjour dans cette grande ville »²¹.

L'Autriche semble bien être un pays où l'on fait la fête en permanence et où les plaisirs sensuels dictent le rythme de la vie quotidienne des habitants. Les bals, les réunions régulières dans les salons et les promenades dans le Prater, l'équivalent du bois de Vincennes parisien, constituent les passe-temps favoris de l'aristocratie qui, faute de spontanéité et d'imagination, gère ses loisirs comme les affaires : « C'est une coutume italienne que cette promenade de tous les jours à la même heure. Une telle régularité serait impossible dans un pays où les plaisirs sont aussi variés qu'à Paris ; mais les Viennois pourraient difficilement s'en déshabituer »²².

Le message de Madame de Staël est clair : c'est justement en raison de leur retard au niveau spirituel que les Autrichiens restent plats et par conséquent s'avèrent être une fois de plus inférieurs aux Français qui font invariablement preuve de raffinement. Cette carence de finesse se fait aussi sentir en matière culinaire. Incapables de savourer les plaisirs de la table, les Autrichiens célèbrent la gourmandise alors que les Français restent de vrais gourmets. Lisons encore une fois Madame de Staël, qui remarque à propos du fameux appétit des Viennois : « Cette ville a la réputation de consommer en nourriture plus que toute autre ville d'une population égale [...] »²³. Sans vouloir discuter l'exactitude de ce constat, il semble que manger est l'un des passe-temps favoris des Viennois comme l'affirme Vigée-Lebrun, qui était contemporaine de l'auteur de *De l'Allemagne* : « On voit encore une autre promenade sur les bords du Danube, où tous les dimanches se réunissent diverses sociétés bourgeoises pour y

²¹ VIGÉE-LEBRUN, *Souvenirs de Madame Vigée Le Brun*, op. cit., p. 282.

²² Madame de STAËL, *De l'Allemagne*, op. cit., p. 84.

²³ *Ibid.*, p. 85.

manger des poulets frits. Le parc de Schœnbrunn est aussi très fréquenté, surtout le dimanche »²⁴.

Les exemples que nous venons de citer nous permettent de mettre en lumière quelques points de convergences à partir desquels il est possible de déterminer les hétérostéréotypes relatifs aux Autrichiens. Ces derniers se définissent par rapport à l'inatteignable idéal français, couronnement de la civilisation européenne. En partant d'un caractère national, postulat qui contredit les théories imagologiques modernes, Madame de Staël découvre une série de caractéristiques qui s'applique au peuple autrichien. Son altérité se traduit par les adjectifs « joyeux », « discipliné », « superficiel », « obtus » et « balourd ». Il s'agit là en majorité de défauts, et même la qualité « discipliné » est négativement connotée dans la mesure où elle désigne un état d'inertie généralisée. Seul l'attribut « joyeux » peut être considéré comme une vertu et mérite l'approbation de Madame de Staël. Par rapport à la France, incarnation de l'esprit et du savoir-vivre, l'Autriche, pareille aux autres régions du Midi de l'Allemagne, mène une « existence végétative »²⁵ et se trouve dans un stade d'évolution culturelle nettement inférieur à celui du peuple français.

Les stéréotypes auxquels Madame de Staël a recours dans son récit, cependant, ne sont pas le simple fruit de ses observations mais puisent dans un imaginaire culturel déjà disponible. En effet, pour décrire le caractère national des Autrichiens, il existe au sein de l'espace culturel austro-allemand le stéréotype dit des Phéaciens et qui est enraciné dans les littératures nationales des deux pays. Pour comprendre la sémantique de ce topos, il faut consulter la mythologie grecque. Lors de son périple maritime, Ulysse arrive chez les Phéaciens, qui le ramènent en bateau à Ithaque où le héros dormant est déposé sur la plage. Proche des dieux, ce peuple mythique, souvent associé au sommeil, vit dans l'âge d'or, ignorant

²⁴ VIGÉE-LEBRUN, *Souvenirs de Madame Vigée Le Brun*, op. cit., p. 284.

²⁵ Madame de STAËL, *De l'Allemagne*, op. cit., p. 85.

les soucis des mortels. Le parallèle avec les descriptions de l'Autriche chez Madame de Staël s'impose malgré la faible variation hétérostéréotypique que l'on peut constater.

Bien avant elle, Schiller usa de ce stéréotype dans son poème *Die Flüsse* (« Les fleuves ») pour faire le portrait du Danube, qui traverse l'Allemagne du Sud et l'Autriche : « Le long de mes rives habite, avec l'œil brillant, le peuple des Phéaciens, / C'est tous les jours dimanche, la broche tourne toujours à l'âtre »²⁶. Ces vers fabriqués sans aucun fondement ethnographique préfigurent le paradigme autrichien réalisé dans *De l'Allemagne* afin de marquer l'écart culturel qui sépare la France de l'Autriche. « Prodigueuse ellipse de l'esprit, du raisonnement »²⁷, le bilan phénoménologique de Madame de Staël se lit comme un texte de propagande destiné à prouver ce qui n'était que trop évident : la supériorité de la civilisation française.

Marguerite Yourcenar

Le cas de Yourcenar est plus complexe dans la mesure où elle ne se permet que rarement de juger le pays dans lequel elle se rend fréquemment. Hormis quelques passages épars dans *L'Œuvre au Noir* et *Souvenirs pieux*, ce sont les lettres et trois essais qui contiennent des traces imagologiques susceptibles de nous informer sur les rapports de Yourcenar avec l'Autriche.

Dans son essai « L'Improvisation sur Innsbruck », elle rend compte d'une visite à la Hofkirche d'Innsbruck qui abrite le tombeau de l'empereur Maximilien I^{er}. Le texte constitue une méditation sur l'éphémère condition humaine mêlée de réflexions historiques sommaires sur ce petit pays que l'on associe à « Mozart », « Vienne », « le Tyrol » et « la montagne ». Yourcenar, à cet égard, ne sort pas de l'ornière tracée par le

²⁶ Friedrich SCHILLER, *Die Gedichte*, Walther KILLY éd., Francfort et Hambourg, Fischer, coll. Exempla Classica, 1963, p. 206.

²⁷ Daniel-Henri PAGEAUX, *La littérature générale et comparée, op. cit.*, p. 63.

discours touristique et tombe dans le poncif lorsqu'elle essaie de capter l'ambiance sereine d'une belle journée de printemps :

Tout ce Tyrol septentrional respire au printemps la douceur de vivre autrichienne. Il arrive souvent que cette douceur s'affadisse, s'ornement, s'épanouisse en floraisons baroques, dans ce pays où Mozart s'éveilla au bruit des carillons de Salzbourg. Comme toujours, la civilisation (ou ce qu'on nomme ainsi) commence dans les pays neufs par s'importer sous forme de luxe : les églises roses aux confessionnaux vert tendre offrent, dans ces villages de montagne, un paradis de nougat à des imaginations d'enfants. Devant ces angelots, ces rayons, ces bonnets fleuris des vierges, on se prend à songer que l'Europe française du siècle de Voltaire fut aussi une Europe jésuite, et, par Casanova, une Europe vénitienne. Le mauvais goût prend ici je ne sais quelle innocence de fleur. (PE, EM p. 455)

Cet extrait traite des différences esthétiques entre les églises françaises et autrichiennes. Si les lieux de culte français imposent au spectateur germanique par leur aspect dépouillé, les églises baroques en Autriche, en revanche, frappent par leurs façades vivement colorées et les fresques à thème religieux à l'intérieur. En général, les autels sont aussi munis de putti joufflus au grand sourire et de statues de saints qui font appel, d'une façon un peu naïve, à la piété des fidèles. Habituee au style des cathédrales françaises, Yourcenar ne peut s'empêcher de qualifier cet excès décoratif de « paradis de nougat », condamnation subtile du goût autrichien en matière d'architecture.

De même que Madame Staël, Yourcenar blâme le manque d'originalité des Autrichiens. N'oublions pas que déjà Madame de Staël se moque des Autrichiens francisés qui, incapables de donner le ton, suivent aveuglément la mode parisienne. Yourcenar, elle, adopte la même attitude ambiguë envers l'Autriche en répétant « que ces jardins d'Autriche copient maladroitement Versailles », péché de « mauvais goût » (PE, p. 455) qui, suite au succès énorme des parcs à la française, fut commis par d'autres pays européens. Il est intéressant de constater que l'adverbe « maladroitement »

renforce l'aspect péjoratif que recèle le fait d'imiter les Français ; en revanche l'art baroque, si répandu en Bavière et en Autriche et que le touriste sans préjugés pourrait qualifier d'original, ne sait pas non plus trouver grâce aux yeux de Yourcenar. En effet, celle-ci, à l'instar de Madame de Staël, développe une rhétorique par laquelle elle « démontre » dans une sorte de raisonnement circulaire ce qu'elle considère comme évident, à savoir la souveraineté française en matière de goût.

Certes, le catholicisme a encouragé l'aberration esthétique que constitue le baroque autrichien et bavarois mais il a aussi favorisé l'art des calvaires, et sur ce point, « la Bretagne est là pour égaler l'Autriche » (*PE*, p. 457). En réalité, cette convergence avec le petit pays alpin n'en est pas une dans la mesure où le catholicisme breton, loin d'être représentatif, constitue un phénomène à part dans l'Hexagone. De plus, la comparaison avec cette province située dans l'extrême-ouest du pays n'active pas seulement le sème « catholique », mais aussi « archaïque », « arriéré » et « périphérique », c'est-à-dire trois spécificités peu flatteuses dans un contexte interculturel.

L'essai « Mozart à Salzbourg » rappelle la visite de l'écrivaine dans la maison paternelle du compositeur éponyme, située dans la fameuse Getreidegasse au cœur de la vieille ville de Salzbourg et transmet au lecteur des anecdotes biographiques. Dans l'ensemble, ce texte bref, rédigé pour le grand public, et ne nous apprend rien de nouveau sur l'existence furtive et la fin mystérieuse du génie musical autrichien. Apparemment, Mozart était peu aimable, information qui ne peut intéresser que parce qu'elle sert de prétexte pour détruire l'image apparemment immaculée de l'Autriche : « Le jeune Amadeus passe pour avoir eu le goût des lourdes plaisanteries à la bonne franquette, point rares dans ce pays [...] » (*PE*, p. 482). On se demande ce qui amène Yourcenar, d'habitude si soucieuse de trouver le mot juste, à généraliser de la sorte. Pourquoi veut-elle nous faire croire que les Autrichiens ont un penchant pour la grossièreté ? Sur quelles expériences cette opinion se fonde-t-elle ? Inutile de chercher la réponse à ces

questions car la raison pour laquelle elle se laisse aller à proférer ce jugement se trouve ailleurs. En effet, il fait écho à ce que Yourcenar a soutenu plus haut à propos du mauvais goût en matière d'architecture religieuse. Ce qu'elle veut dire en vérité, c'est qu'en France on ne se permettrait pas le vice de lourdeur pour « briller » dans une conversation, mais on aurait recours à une qualité qui est si rare en dehors de la France : la finesse. Citons encore Madame de Staël vantant les Parisiens :

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus ; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis mêmes qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux²⁸.

L'aplomb avec lequel Madame de Staël affirme la prédominance culturelle française se perpétue dans les essais que Yourcenar consacra à l'Autriche et confirme la vivacité des stéréotypes nationaux que Florack appelle à juste titre des « schémas constants qui résistent à la perception [...] »²⁹.

Voici un dernier exemple qui met en évidence la validité de cette thèse. Lorsque Yourcenar fait des recherches sur Élisabeth d'Autriche, elle arrive à Vienne où une chauffeuse de taxi s'applique à lui servir de guide touristique. Malheureusement, ses commentaires sur les monuments devant lesquels elles passent sont si incorrects que l'écrivaine intervient : « Quand j'élevai quelques doutes, elle se fâcha rouge. J'en conclus que les écoles primaires de l'État autrichien enseignent encore moins bien l'histoire que les nôtres » (*TGS*, p. 342). Cet incident, relaté en passant, dans « Jeux de miroirs et feux follets », séduit par la manière dont l'auteur tire une conclusion qui paraît arbitraire. Y a-t-il forcément une relation de cause à effet entre l'enseignement reçu au début de la scolarité et la culture générale d'une personne adulte ? À notre avis, le

²⁸ Madame de STAËL, *De l'Allemagne, op. cit.*, p. 101.

²⁹ Ruth FLORACK, *Bekannte Fremde, op. cit.*, p. 232.

raisonnement de Yourcenar n'est cohérent que dans le cadre de l'antagonisme stéréotypique entre la France et l'Autriche qui fonctionne selon la logique du dualisme opposant esprit / raffinement et innocence / naïveté.

La ville de Salzbourg, à laquelle Yourcenar est très attachée, réapparaît dans un épisode de *Souvenirs pieux* où Michel emmène Fernande en voyage à travers l'Europe. Il lui fait visiter, entre autres, le château d'Hellbrunn avec son parc et ses célèbres jets d'eau, l'une des principales attractions touristiques de Salzbourg. Dans une ambiance de fin de saison un peu irréaliste, la buée montant de la terre humide transfigure le paysage et éveille la sensibilité poétique de la jeune femme qui, à son tour, fait remarquer à Michel l'effet créé par l'air automnal. Il s'aperçoit de ce que Yourcenar présentera plus tard comme « les formes blanches d'une déesse ou d'une nymphe fantôme » (*SP*, p. 928) et subitement se sent très proche de son accompagnatrice. Celle-ci a inconsciemment fait ressusciter en Michel le poète qu'il a peut-être toujours voulu être de sorte qu'« il se sentait au pays des fées » (*SP*, p. 928).

D'ailleurs, ni la Riviera, ni la Suisse, ni tous les autres sites pittoresques que Monsieur de Crayencour redécouvre avec Fernande ne le font rêver au point de le plonger dans l'extase devant un paysage. Seule la magie de Salzbourg parvient à accomplir le miracle de ravir cet homme un peu blasé. Plus tard, Yourcenar tombera aussi sous le charme de cette ville entourée de montagnes et ayant l'air d'un musée en plein air, comme elle l'avoue dans l'essai « Mozart à Salzbourg » : « Prenons garde, pourtant : ces vignettes favorisent trop le fond de sentimentalité qui est en nous tous » (*PE*, p. 481).

Conclusion

Ainsi, les deux auteures analysées ci-dessus présentent un condensé de leur expérience autrichienne qui se résume à l'idée d'une nation livrée « au repos et aux douceurs de la vie »³⁰ et à « la douceur de vivre »³¹ respectivement. Cette image simplifiée correspond au stéréotype ancien des Phéaciens³² que l'on emploie dans la communication interculturelle pour désigner les Autrichiens et qui est réactualisé selon le contexte pour souligner la suprématie culturelle de la France. Sur fond de ce concept hiérarchique, le calme et la joie de vivre des Autrichiens se transforment en épiphénomène d'un « tempérament » national qui se trouve en perpétuelle carence par rapport au modèle français. Voilà pourquoi les conversations et les amusements des Viennois paraissent plats à Madame de Staël. Cela explique aussi pourquoi Yourcenar perçoit comme kitsch la version autrichienne du baroque et que Mozart en vrai Autrichien adore les plaisanteries vulgaires. Le raffinement en matière d'intellect et de style propre aux Français a produit le clivage culturel que ni Madame de Staël ni Yourcenar ne parviennent à surmonter et qui fait qu'au lieu d'établir un véritable dialogue interculturel, elles tombent dans le piège des stéréotypes nationaux.

³⁰ Madame de STAËL, *De l'Allemagne, op. cit.*, p. 77.

³¹ Cf. *PE*, p. 455.

³² Sous forme d'autostéréotype, il a survécu dans l'imaginaire national. Cf. le « Discours sur l'Autriche » de 1929 du poète autrichien Anton Wildgans, qui revendique l'étiquette « Phéaciens » pour ses compatriotes (Anton WILDGANS, *Rede über Österreich*, Vienne, Österreichische Landsmannschaft, coll. Eckartschriften 94a, 1985, p. 20 sq.). Voir aussi le poème « Le Phéacien » publié pour la première fois en 1935 par Josef Weinheber, lui aussi poète autrichien (Josef WEINHEBER, « Der Phäake », *Wien wörtlich*, Hambourg, Hoffmann und Campe Verlag, 1953, p. 39 sq.).

Même dans l'historiographie, espace interculturel par excellence, le stéréotype des Phéaciens se fait jour sous une forme adaptée : « Il [= l'Autrichien] a [...] ce sens de la mesure, cette sérénité modeste et tolérante qui manque entièrement à l'Allemand du nord » (Jacques DROZ, *Histoire de l'Autriche, op. cit.*, p. 122). De fait, « cette sérénité modeste et tolérante » n'est pas loin de l'image d'une nation livrée « au repos et aux douceurs de la vie » (cf. note 30).